

# DICK MAY

( 1859 – 1925 )

## L'École des Hautes Études Sociales

En dépit de sa grande modestie, on peut dire de Dick May, qu'elle fut une femme d'influence. Grand témoin attentif de son temps, elle mena une carrière de femme de lettre, de romancière, de dramaturge, d'essayiste, de journaliste.

Née à Alger en 1859, son père **Michel Aaron Weill** est depuis 1846, le Grand rabbin du Consistoire d'Algérie. Sa mère est la cousine de Karl Marx. D'origine alsacienne, la famille se réimplante un temps à Sélestat en 1863. Suite à l'annexion de cette province par l'Allemagne, les Weill, s'installent à Paris en 1885.

Si les garçons de la famille sont voués aux études, Édouard, le frère aîné deviendra avocat, tandis que le cadet, Georges Weill fera une brillante carrière universitaire comme historien du socialisme. Ce n'est pas le cas de Rosalie Jeanne Weill, qui reste une autodidacte ambitieuse et volontaire.

Elle se rapproche du Comte de Chambrun, ancien député, propriétaire de la cristallerie Baccarat, catholique, aristocrate paternaliste, qui s'intéresse aux Beaux-arts et épris de justice sociale. Il finance en 1894, la création du Musée social, qui a en parti pour objet de financer des initiatives philanthropiques, diverses chaires d'économie sociale... Jeanne Weill l'assiste. Le Comte de Chambrun sera le mécène de l'Alliance Coopérative de Charles Gide.

Jeanne Weill devient la secrétaire du Comte de Chambrun, pour qui elle a beaucoup d'estime, et elle le représente dans les sphères du monde universitaire.

## FEMME DE LETTRE ET JOURNALISTE

Athée et femme libre, Jeanne Weill se donne un nom de plume, Dick May. Elle commence une carrière littéraire en éditant « le Cas Georges Arrel » en 1892, aux Éditions Calmann-Lévy, ainsi que « l'Affaire Allard », la même année. Elle publie en 1898, « l'Alouette » dans la revue Blanche, roman qui découvre le monde mysogine du journalisme.

Nouvelles et feuilletons se succèdent dans l'Illustration, le Temps, le Journal des débats.

Elle écrit « la Création d'un enseignement social international en France » en 1900, aux Éditions Alcan. Elle poursuivra, avec « **la Mère** » chez Stock en 1911, puis avec « **le Trône d'Arménie** » en 1920.

Cependant, pour elle, l'instruction est la solution à l'urgente question sociale de l'époque. Elle souhaite fournir à la France, une élite démocratique nouvelle, en prenant l'initiative de créer des outils adaptés.

## LE COLLEGE LIBRE DES SCIENCES SOCIALES

Tentée par la création d'une « **faculté de sociologie** », elle lance en 1895, avec **Théophile Funck-Brentano**, le **Collège Libre des Sciences Sociales**, afin de promouvoir, « l'étude désintéressée des grands problèmes sociaux, économiques et politiques d'actualité ».

Le collège a l'ambition d'être complémentaire aux études supérieures classiques et d'y rassembler les intellectuels intéressés par la question sociale. La particularité du collège est de regrouper, des leplaysiens, des catholiques sociaux, des libéraux, des socialistes. Le fonctionnement du collège repose sur un tryptique : une école de morale, une école des hautes études sociales, enfin une école de journalisme. En pleine affaire Dreyfus, aidée par un groupe d'universitaires laïques et libéraux, elle pose les bases de ce qui sera l'**École Supérieure de Journalisme de Paris**.

Le collège apparaît comme un laboratoire du dreyfusisme. En 1896, Dyck May fait paraître un essai sur son idéal de transmission des sciences sociales au plus grand nombre, en dehors des chapelles idéologiques.

## **L'ECOLE DES HAUTES ETUDES SOCIALES**

Dick May se brouille avec le directeur du collège, elle se dissocie de l'institution lui reprochant de ne pas être capable de mener un enseignement social, elle va alors créer le 12 Novembre 1900, une nouvelle école, dont elle devient la Secrétaire générale.

L'École des hautes Études Sociales est également divisée en trois collèges :

- une école de morale et de pédagogie,
- une école sociale touchant à l'économie et à la politique,
- une école de journalisme.

L'école de journalisme, se voulait une réponse à la dépravation de la presse et un outil de formation adéquate des journalistes. Il s'agissait donc de répondre à des préoccupations éthiques et professionnelles.

L'École des Hautes Études Sociales est soutenue par des notoriétés du monde intellectuel, **Emile Boutroux**, philosophe à la Sorbonne, **Emile Duclaux**, directeur de l'Institut Pasteur et militant des universités populaires, l'éditeur **Félix Alcan**, **Georges Sorel**, ingénieur des Ponts et Chaussées, converti au Marxisme, **Alfred Croiset**, doyen de la faculté de Lettres.

L'éclectisme du réseau de Dick May se retrouve dans **Athéna**, une revue qu'elle fait paraître de 1900 à 1912, que l'on peut considérer comme une émanation des conférences de l'EHES.

En 1903, Dick May ouvre à l'école une quatrième section, l'école d'arts. **Romain Rolland** se charge de développer la musicologie.

## **DICK MAY ET LES UNIVERSITES POPULAIRES**

Ayant une inépuisable foi en l'éducation populaire, on retrouve Dick May au Conseil d'administration de la société des Universités populaires, présidée par **Georges Séailles** et dont **Deherme** est Secrétaire général.

Elle écrit des articles sur les universités populaires dans la Revue Socialiste en 1902.

Elle fonde au début du XXème siècle, une université populaire, « **la Solidarité du XIIIème** », dont les orateurs viennent souvent de l'EHES, **Ferdinand Buisson**, **Paul Vidal de la Blache**, **Henri Hauser**, **Charles Gide**, **Charles Seignobos**. En effet, l'EHES, est très proche des U.P., dont elle forme les orateurs.

Dick May abritera, la société des U.P. dans les locaux de l'école.

Elle sera aussi très active au **Congrès de l'Enseignement International des Sciences Sociales**, dans le cadre de l'**Exposition Universelle** de 1900, où elle soulève la question de l'éducation populaire. Le but du congrès étant de permettre à des penseurs de toutes nationalités de réfléchir à l'enseignement social à mettre en place, par-delà les frontières, pour lutter contre les iniquités sociales.

## LES AUTRES ENGAGEMENTS ET SON HERITAGE

Dick May, fut une des **principales figures de la vie intellectuelle parisienne**, à l'aube du 20<sup>ème</sup> siècle. Très engagée, dès Janvier 1899, elle participe à **l'Appel à l'union**, et s'engage dans le combat des intellectuels. Elle utilise la Revue philanthropique pour diffuser ses idées sur la question sociale. Elle dénonce les lois contre l'anarchisme, milite pour l'abolition de la peine de mort.

Ses créations du Collège et de l'EHES, lui permettent d'ouvrir des cours de disciplines, qui ne sont pas encore intégrées à la Sorbonne. Elle crée également une école Russe des hautes études sociales, un institut pour étrangers, une école interalliée, une école des hautes études internationales.

Pendant la Première Guerre mondiale, elle fonde, **l'Orphelinat des armées**, Dick May sera alors victime d'une campagne antisémite et mysogine, menée par **Maurice Barrès**, alors que cet orphelinat était une initiative, éducative et de tolérance, ouverte à toutes les confessions et à toutes les sensibilités politiques.

La guerre terminée, elle crée **l'Œuvre latine**, qui se donne pour objectif, de développer les liens intellectuels entre les nations. Cette sociologue amateur, souvent critiquée, verra **Emile Durkeim** se rapprocher d'elle.

Comment cette non diplômée, a-t-elle pu tenir une si grande place dans l'univers intellectuel de la Belle Époque ? Femme forte par excellence, combattive, intelligente, femme libre, libre penseuse, Dick May sut transgresser les normes de genre. Elle s'imposa. Ses relations avec Alfred Croiset, Doyen de la faculté de lettres, avec qui, elle entretiendra une longue liaison de 1890 à 1925, ne sont sans doute pas étrangères à sa réussite.

Indépendante, proche d'un **socialisme solidariste**, « pénétrée de l'idée d'un devoir social des élites et hostile à toute pensée révolutionnaire, elle fut une grande figure méconnue de la III<sup>ème</sup> République ». (**Rien de ce qui est social, lui est étranger**).

Après 25 années passées à la tête de l'EHES, s'éloignant de cette effervescence, Jeanne Weill, ouvrira à Paris une galerie d'art.

Elle meurt dans un accident de montagne, qui posa question, accident ou suicide !! le 14 Août 1925.

## BIBLIOGRAPHIE

- ° « Une femme architecte des savoirs » par Serge Allain Rozenblum. V.A. Éditions. 2019.
- ° « Les journalistes en France, 1880-1950, naissance et construction d'une profession » par Christian Delporte. Le Seuil. 1999.
- ° « Transformer la société, par l'enseignement social, la trajectoire de Dick May entre littérature, sociologie et journalisme »  
par Véronique Goulet. Revue d'histoire des Sciences Humaines. N°19  
pages 117- 142 . Année 2008.
- ° « Dick May, une femme à l'avant-garde d'un nouveau siècle, 1859-1925 »  
par Mélanie Fabre. Presse Universitaire de Rennes. Année 2019.

## SOURCES

[www.maitron.fr/spip.php?article/203772](http://www.maitron.fr/spip.php?article/203772) par Mélanie Fabre, mis en ligne et modifié le 25 Mai 2018.

[www.jean-jaures.org/nos-productions/dick-may-une-femme-à-l-avant-garde-d-un-nouveau-siècle](http://www.jean-jaures.org/nos-productions/dick-may-une-femme-à-l-avant-garde-d-un-nouveau-siècle)

[www.data.bnf.fr/dick\\_may](http://www.data.bnf.fr/dick_may)

[www.journaldeleconomie.fr/qui-était-Dick-May.a7510.html](http://www.journaldeleconomie.fr/qui-était-Dick-May.a7510.html)

[www.dictionnaire-creatrices.com/fiche-dick-may](http://www.dictionnaire-creatrices.com/fiche-dick-may)

[www.journals.openedition.org/questionsdecom/81](http://www.journals.openedition.org/questionsdecom/81) Dick May et la 1ère école de journalisme en France.

Entre réforme sociale et professionnalisation

Dictionnaire Biographique des Militants par G.Poujol et M. Romer. Ed.l'Harmattan. 1996  
article de Geneviève Poujol.